

vers le soir, les traits du paralytique se détendirent : il soupira faiblement, se souleva avec peine sur le côté. C'était la fin de la crise ; les facultés cérébrales commençaient à renaître.

— Voulez-vous quelque chose ? demanda Mme de Trémur, tandis que Luco, les yeux sur ceux de son maître, cherchait à lire ses plus intimes pensées.

D'un regard vague, le malade fixait, l'un après l'autre, chacun des objets de la chambre, comme pour les interroger ; et, sa main valide jointe sur sa main inerte, car désormais toutes les manifestations de cet homme mort, terrassé par le mal, devaient conserver quelque chose d'enfantin, il demanda en articulant avec une peine inouïe chacune des syllabes :

— Gaston est donc parti ? ...

— Ne l'avez-vous pas voulu ? répondit tristement la marquise.

Puis, voyant que ses paroles impressionnait douloureusement l'infirmes :

— Mais il est encore près du Roscoat, reprit-elle, dites un mot et il reviendra... dites.

Un pli se creusa sur le front du nabad, ses sourcils se contractèrent durement, et il se mit à balbutier des phrases sans suite dans lesquelles on distinguait parfois :

— Non, non, il s'est révolté ! ... Il est d'airain... moi je serai de fer... Aller ainsi contre mes ordres... m'imposer sa volonté... à moi, son aïeul... Non... non, mais non !

La maladie n'avait pas vaincu le terrible entêtement.

Au bout de quelques semaines, cependant, le mal céda sous l'action des remèdes, mais du nabad vigoureux des anciens jours, il ne resta que l'ombre.

Comme nous l'avons vu, M. Richebrac passait tristement ses dernières années, sans mouvement, sans liberté, dépendant d'autrui. Dans son esprit aigri, toujours des souvenirs, toujours des regrets, toujours une révolte incessante, amère, inutile, contre les événements accomplis. Il était vraiment à plaindre, ce vieillard qui ne touchait au présent que par la souffrance.

Le cœur seul avait survécu à la caducité du corps ; le cœur aimait encore ; mais il aimait sans intelligence, avec amertume et jalousie.

Dès qu'il se trouvait dans la solitude, Noël Richebrac appuyait violemment ses lèvres sur le portrait de son petit-fils, et dès que la marquise de Trémur lui parlait de rappel, de miséricorde, dès qu'elle lui décrivait la souffrance de Gaston :

— Trêve sur ce sujet, disait-il sèchement.

Et il devenait aussi rigide que les chevaliers bardés de fer, dont les cadres séculaires ornaient la galerie du château. On eût dit vraiment que Richebrac rougissait de ses larmes, et, si amères qu'elles fussent, il les dévorait.

Une autre femme que la marquise eût pu s'agrir de ces injustices. Elle n'en voulut voir que le côté douloureux ; et, suivant l'impulsion de son infinie pitié, elle résolut de consoler l'infirmes, de le calmer, de le reconcilier avec Gaston, le pauvre exilé.

Et, peu à peu, devant cette inaltérable bonté de Mme de Trémur, devant sa patience, devant ses attentions délicates, Noël Richebrac devint moins acerbes, moins violent.

Puis encore, quand on approche du terme, on se prend à réfléchir. Si la vieillesse rend la vue moins perçante aux choses extérieures, et l'oreille moins fines aux bruits de la terre, c'est pour que l'infirmes se recueille, c'est pour qu'il puisse évaluer à leur poids tous les biens terrestres.

Du soir au matin, le nabad faisait la balance : d'un côté la richesse ; de l'autre les vertus de Germaine, le bonheur de Gaston.

Graduellement, ainsi, s'émuoussaient ses préjugés. Cependant la conversion n'était pas encore complète. Elle ne s'accomplissait que lentement, jour par jour, pour ainsi dire.

Ce matin-là, Richebrac, plus nerveux encore que de coutume, multipliait les appels du timbre.

Luco ne tarda pas à paraître.

— Je me sens faible, fit le vieillard.

Sur un guéridon, roulé près du fauteuil, le serviteur plaça un chaud-froid de volaille, et un flacon de Bordeaux ; mais, à peine l'infirmes eut-il trempé les lèvres dans le breuvage fortifiant, et goûté au mets délicat :

— Ce vin me déplaît : cette volaille est détestable... Emportez-les... Hélas ! l'appétit me manque, Luco, l'appétit me manque !

Et il songeait au temps où, n'ayant d'autre fortune que l'espérance, il mangeait à belles dents blanches le pain bis de sa jeunesse.

Il était heureux alors... heureux sans fortune !

— Mounsiieur voudrait-il faire sa petite partie de piquet ? insinua Luco : bien volontiers ; madame la marquise lui servirait de partenaire ; cela occuperait les loisirs de Mounsiieur.

Le nabad leva désespérément les épaules.

— Ce serait la douzième partie depuis hier. Ah fit-il lentement, d'une voix embarrassée, coupant ses phrases, ah ! mon pauvre Luco, qu'on est malheureux quand il faut se distraire toujours... Te rappelles-tu le temps où nous travaillions si vaillamment, si ardemment, si rudement ? C'était le bon temps alors. Quelle joie le travail mettait dans nos membres !

Et le nabad songeait, avec un regret poignant, à l'époque où, jeune où pauvre, il voyageait d'un continent à l'autre, soutenu par le désir, plus heureux cent fois des millions en espérance, que jamais il ne l'avait été des millions acquis.

Mais alors, on peut être heureux... heureux sans fortune !

— Eh bien, reprit Luco, voulant vaincre, à tout prix, l'état morose de son maître, zé vais vous lire un petite article dou journal. Tenez voilà le *Figaro*, voilà le *Gaulois*, le *Moniteur*, l'*Ouvriers*...

Il montrait, en tas, des revues, des journaux, jamais ouverts, ou, s'ils étaient feuilletés, à peine effleurés d'un rapide regard.

— Non, non, Luco, fit avec découragement le vieillard, pas de lecture, cela me fatigue. Ces journaux sont toujours les mêmes... Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; tout se ressemble. Un homme monte à la tribune ; il est acclamé, il est réputé, il est sénateur, il est ministre... Et, le jour suivant, plus rien de ces anciennes figures. Quis j'en ai vu sombrer dans le fleuve Oubli, de ces vieux grands hommes, de ces vieux dignitaires, de ces vieux généraux ! Un moment, je l'avoue, j'ai aimé la gloire, les titres ; mais tout cela n'est rien, vois-tu, rien... Seigneur ! que mon pauvre corps est souffrant !...

— Et il serait bon, n'est-ce pas, moun ser maître, dé vous appuyer sur une robuste épaule, sur l'épaule de votre petit-fils. Ah ! qué vous avez raison, il n'y a rien, rien que l'amour en ce monde. Zé l'ai touzours dit. Et l'amour d'un grand-père pour son petit-fils, c'est si toussant, c'est si doux !

— Tais-toi, tais-toi ! fit le nabad furieux d'être ainsi deviné, et trouvant une soudaine énergie dans son vieil orgueil ; tais-toi, Luco ! Devant cette virulente défense, l'Italien

jugea le silence chose prudente. Il serra, dans une armoire de chêne finement sculptée, le flacon de vieux Bordeaux, enveloppa de nouveau l'infirmes de ses chaudes couvertures, et roula le fauteuil sur la terrasse.

Dans ce jour de printemps, l'air était tiède, parfumé de fleurs nouvelles ; et, au loin, le merle semblait toujours narguer, de sa note moqueuse, la faiblesse du vieillard.

— Faut-il qué zé ramasse aussi le *Moniteur* ? fit Luco en repliant avec soin les journaux délaignés ; il parle de l'arrivée à Toulon dou navire de notre zeune marquise... Mounsiieur Gaston est en France... Pensez donc, en France ! Et dire qu'il né viendra pas au Roscoat, après cette longue absence dé deux années !...

— Emporte ces gazettes, ordonna le nabad d'une voix tonnante.

L'Italien rusé s'inclina devant ce commandement impérieux ; puis, d'un air impassible, il prit, en tas, tous les journaux, feignant d'oublier sur le guéridon, le *Moniteur*, où était relatée l'arrivée de l'*Alma*. Alors il quitta son maître.

Dès qu'il fut seul, M. Richebrac jeta sur l'horizon un regard circulaire. Assuré maintenant d'être à l'abri de tout œil indiscret, de sa main tremblante il saisit la feuille, la déplia avec peine, et chercha l'article indiqué. Dans ses yeux, si ternes à la minute précédente, s'allumait un rayon.

— Le brave enfant ! murmurait-il, le brave enfant !... je savais bien qu'il avait au cœur le courage de tous ceux de sa race.

Puis, devenant très pâle :

— Oh ! l'imprudent !... Exposer ainsi sa vie !...

Toutes ces exclamations, il les lançait entre chaque paragraphe, qu'il dévorait à la hâte, aussi avide de tout savoir, qu'il était, un instant auparavant, prétendait-il, désireux de tout ignorer.

Cet article relatait le courage des marins de l'*Alma* devant Sfax, le siège de la ville tunisienne, l'entrée des matelots à la baïonnette. Gaston les conduisait, toujours en avant, toujours au danger. Puis, dans une charge furieuse, une balle indigène l'avait abattu sur la poussière. Il faisait signe à ses hommes de poursuivre l'ennemi, de l'abandonner, mais un jeune médecin était là.

Marc de Réchan s'était penché sur son ami, l'avait placé sur son épaule, puis, calme sans s'émouvoir du sifflement des balles, des cris féroces s'échappant des gosiers arabes, il avait porté son blessé loin de la bataille, dans l'une de ces maisons de paix où l'on pense où l'on guérit.

Maintenant, faible encore, mais sa blessure cicatrisée, Gaston était de retour en France. Sous peu de jours, sans aucun doute il gagnerait Paris ; car, la veille, Mme de Trémur, contrairement à toutes ses habitudes sédentaires, avait émis le désir de visiter la capitale, de se rendre au Salon, qui bientôt allait s'ouvrir.

— Admirer les tableaux ! Juger les peintres ! murmurait Noël Richebrac en branlant la tête ; non, bien sûr, mais revoir son petit-fils... Sans cesse ils s'écrivent... Elle est heureuse, bien heureuse !

Il songeait, le front penché, le journal tombé à terre.

Qu'est-ce donc que cet amour que nous portons à nos enfants, cet amour qui se nourrit de sa propre flamme, cet amour que rien ne peut éteindre ? Noël Richebrac s'était efforcé de l'amoindrir, de l'effacer... Impossible. En éloignant Gaston du Roscoat, il avait espéré le contraindre à une brillante alliance.

Ses plans avaient échoué ; le marquis était demeuré fidèle au souvenir de sa fian-